

Adolescence et homophobie : regards d'un clinicien

Serge HEFEZ

Résumé

Si dépression, suicide et homosexualité se conjuguent avec une telle évidence, c'est au nom d'une logique qui s'enracine dans les limbes de la vie psychique : comment le désir homosexuel a-t-il été perçu, accepté, partagé depuis la plus tendre enfance ? La honte sociale adolescente liée à l'homophobie et au secret resurgit ainsi très rapidement au cours des psychothérapies, même chez ceux qui pensent que c'est une affaire réglée depuis longtemps. C'est peut-être vrai socialement, mais pas psychiquement. Le fait de l'énoncer permet de montrer comment ces mécanismes sournois de rejet, d'attaque des liens et de dissimulation peuvent encore être actifs et peser à l'insu dans la vie présente, même si l'impression demeure qu'ils ont été dépassés, qu'ils n'existent plus. L'homophobie intériorisée, source de dégradation de l'estime de soi, est à l'origine de symptomatologies sur-représentées chez les gays, comme l'anxiété, la dépression, les passages à l'acte suicidaires, symptômes qui ne peuvent en aucun cas être rapportés à des facteurs psychopathologiques spécifiques. Leur corrélation avec l'exposition aux risques de contamination, si elle peut difficilement être prouvée, apparaît dans ce contexte largement probable.

Mots clés : adolescence, homosexualité, homophobie, construction identitaire, suicide, prise de risque.

« Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai toujours été chaviré par la beauté des garçons qui m'entouraient, surtout les plus âgés ; toujours fasciné par le dévoilement des corps dans les vestiaires du gymnase ou de la piscine, par la vision d'un torse, d'une cuisse d'homme dans une publicité pour un shampoing ou une eau de toilette. Cette attirance, cette excitation étaient pour moi esthétiques, à peine différentes de celle que je ressentais pour les animaux, surtout les chats, ou l'hiver pour les montagnes enneigées...

Jusqu'à l'adolescence, on me traitait souvent de fille, de fillette, mais ça restait plutôt gentil, c'était mon originalité. Mon père en plaisantait le plus souvent, même si je voyais bien que ça l'agaçait un peu.

Et puis, un jour la compréhension de moi-même s'est imposée brutalement dans la cour du collège, à l'occasion d'une bagarre à laquelle je m'étais trouvé mêlé. Un type de ma classe m'a pris par le cou, j'ai cru qu'il allait m'étrangler et en me crachant au visage, il a hurlé "toi, la sale petite pédale, tu vas foutre le camp, immédiatement...". J'étais abasourdi, non pas tant par la violence de l'insulte que parce que je pouvais mettre un nom sur ce qui me remuait confusément depuis, je pense, le jour de ma naissance. D'ailleurs, ça a été un peu de cet ordre-là, une seconde naissance dans les insultes et les crachats.

Cette scène a eu lieu à Nantes, en 1996, le lendemain de mes 13 ans ; depuis longtemps, l'homosexualité n'était plus un sujet tabou. On en parlait partout, dans la presse, à la télé, au cinéma. Ailleurs, dans un autre monde, pour des gens d'un autre âge, il y avait une vie gay, des acteurs ou des chanteurs revendiquant leur homosexualité, des couples heureux de vivre. Ailleurs. Il fallait tout simplement attendre. C'est ce que j'ai fait, j'ai attendu. J'ai évité de bouger. De vivre. De respirer. J'ai fait semblant, semblant de parler, de m'intéresser, d'être bon élève. Ne pas attirer l'attention. J'ai même appris à jouer au garçon, c'est pas si compliqué, on prend l'air blasé, on fait comme si on n'éprouvait aucune émotion, d'ailleurs ça m'a bien servi par la suite quand je suis monté à Paris, tous les gays du Marais ils font une tête comme ça...

Voilà, pendant cinq ans j'ai arrêté de vivre, j'ai regardé les autres comme à travers un aquarium, mais je savais qu'un jour tout allait changer, tout deviendrait possible. Et puis j'ai vu Delanoë faire son coming out à la télé, ça m'a donné une pêche d'enfer, je me suis dit que si lui était arrivé où il était, j'allais aussi pouvoir m'en sortir.

À 18 ans je suis venu faire mes études à Paris. Et tout a effectivement commencé. C'était comme un gigantesque supermarché où tout aurait été gratuit. Des garçons partout, musclés, bronzés, magnifiques, disponibles. Je suis tombé fou amoureux du premier qui m'a donné un faux numéro de téléphone, et aussi du deuxième mais il vivait déjà avec quelqu'un... Après les autres j'ai oublié. Je suis entré dans le jeu, le jeu du désir d'abord, le jeu de l'excitation après, et puis dans celui de l'obsession. Deux, trois, quatre tous les jours. Dans les bois, dans la vapeur, dans les backrooms. Au début je faisais attention, jamais sans capote. Et puis tout finit par s'user, soi-même, ses résolutions, surtout quand on s'y met avec des joints, des poppers, et de l'alcool... »

Lorsque je reçois Julien, en mai 2002, il vient d'apprendre sa séropositivité. Sa première réflexion est la suivante : « *Je vais enfin pouvoir arrêter cette vie-là et commencer à me comporter normalement...* » C'était à la veille de ses 19 ans.

Depuis vingt ans, ma pratique de psychologue m'a confronté à l'écoute d'un grand nombre d'hommes et de femmes homo- ou bisexuels, dans le cadre de mon cabinet comme dans celui d'ESPAS, lieu d'accueil spécialisé pour les personnes concernées par le virus du sida, lieu où nous accueillons en outre depuis plusieurs années toute personne ressentant des difficultés liées à sa sexualité.

Chaque histoire est différente, chaque parcours est singulier. L'itinéraire de Julien est néanmoins à plus d'un titre exemplaire d'un drame qui touche la majorité des adolescents confrontés à la question de l'homosexualité, au lieu de l'entrecroisement d'une trajectoire identitaire avec un contexte social.

Dissimulation

L'homosexualité n'est plus une tragédie. Des ministres, des hommes politiques, des intellectuels, des artistes, des vedettes du Loft ou autre *reality show* font chaque jour publiquement état de leur choix de vie. Avec de plus en plus de simplicité et de tranquillité. Le PaCS a fini par être voté dans un consensus quasi général.

Auparavant, l'homosexualité était tout bonnement invisible, absente de la plupart des représentations sociales. Sa visibilité actuelle procure aux adolescents taraudés par le désir homosexuel un sentiment de grande étrangeté, peut être équivalent à celui éprouvé par ces centaines de réfugiés qui viennent échouer à nos frontières. Savoir qu'il existe un ailleurs où l'on peut manger à sa guise,

se soigner et avoir chaud. Mais que pour le moment il faut attendre, et affronter un quotidien difficile.

Car le jeune qui se découvre est confronté à deux groupes sociaux au sein desquels l'homosexualité reste indicible : sa famille – et il sait à quel point son choix va être pour ses parents une épreuve – et son groupe de pairs – encore animé à cet âge par l'hyper conformisme caractéristique des bandes d'adolescents.

Ainsi, pour la plupart des homosexuels qui reviennent sur les péripéties de leur enfance, et même pour les plus affirmés d'entre eux, ceux pour qui la fierté et la reconnaissance de leur identité est une réalité conquise, ressurgit un passé cristallisé autour du secret, de la honte et de la dissimulation.

Si dépression, suicide et homosexualité se conjuguent avec une telle évidence, c'est au nom d'une logique qui s'enracine dans les limbes de la vie psychique : comment le désir homosexuel a-t-il été perçu, accepté, partagé depuis la plus tendre enfance ?

Ils ont, pour la plupart, été d'emblée conscients d'être différents dans un environnement familial et amical qui ne peut tolérer cette différence. Pour tous s'est posé le dilemme précoce : dissimuler ou être rejeté.

Ce qui est dissimulé ne se résume pas à la seule fantasmagorie sexuelle ; c'est tout un champ de sensations, d'émotions, de désirs qui, parce qu'on ne peut les partager donc leur donner une validité, ne pourront même plus être reconnus. C'est la capacité amoureuse qui est ainsi amputée.

Beaucoup peuvent alors acquérir l'habitude de se couper en deux, de tordre leur ressenti, de se sentir en porte-à-faux dans tous les champs de la vie psychique. Tout au long de ces traumatismes quotidiens liés au rejet social, l'identification à l'agresseur n'est pas loin : on a vite fait d'adopter une merveilleuse ironie sur soi-même et sur la vie en général ; si les gays ont vis-à-vis d'eux-mêmes la dent si dure, c'est qu'ils ont depuis longtemps acquis du métier à cet exercice.

La plupart des gays passent, ne serait-ce que quelques années, par ce bouleversement profond qui leur fait intérioriser la honte de soi et cultiver des sentiments négatifs.

Préférences et identités sexuelles

L'adolescence est comme une danse, un pas en avant, un pas en arrière, un long travail psychique qui évolue par allers et retours dans une hésitation permanente entre devenir adulte et rester enfant. Il faut apprivoiser toutes ces pulsions venues de l'intérieur, cette poussée de la sexualité qui nous envahit et toutes ces sources d'excitation issues du monde extérieur, et l'on sait à quel point ces excitations sont au jour d'aujourd'hui de plus en plus intenses. Quitter l'enfance, faire disparaître l'enfant en nous, c'est une mutation qui, pour tous les adolescents, donne parfois l'impression de mourir.

L'adolescence est un processus d'intégration : intégrer les changements du corps, une voix qui mue, des seins qui poussent tout en s'intégrant à son environnement. Idéalement, il vaut mieux bénéficier d'un entourage familial qui tienne le coup, et qui autorise la différenciation, et d'un groupe de pairs qui permette de se sentir tout pareil que les autres, mêmes vêtements, mêmes musiques, mêmes attitudes.

Dans ce contexte, la découverte de la sexualité s'épanouit dans l'altérité : repérage de l'autre d'un autre sexe, sensation des premiers émois dans le flirt, les caresses, les baisers, apprentissage progressif de soi-même dans un va-et-vient continu entre le dedans et le dehors.

Idéalement encore, cette progressivité permet de renforcer cette fonction essentielle de l'appareil psychique qu'est le « pare-excitation », cette barrière dynamique complexe, cette seconde peau qui protège de trop de stimulations venues de l'extérieur comme de l'intérieur. L'estime de soi apprend peu à peu à s'y épanouir.

Ce processus est délicat pour l'ensemble des adolescents.

Mais dans le cas qui nous occupe, cette construction est menacée par deux éléments essentiels : la rupture dans la continuité d'un processus dynamique évolutif, et la désaffiliation vis-à-vis du groupe de pairs concomitante d'un sentiment de désappartenance envers le groupe familial.

Julien, comme des milliers de garçons et de filles de son âge confrontés à leur préférence sexuelle, se retrouve soit livré à la solitude, soit dans l'obligation d'un faire-semblant. Soumise à une attente interminable, une partie de lui, vivante, désirante, n'a aucune possibilité de se dire ou de s'épanouir au contact d'autrui. Julien va finir par la considérer comme une mauvaise partie, un élément encombrant, un corps mort, abject, dont il aimerait bien se débarrasser. C'est ce que l'on appelle communément « l'homophobie intériorisée ».

Comme le souligne François Delor, pour mieux appréhender la dynamique identitaire mise en œuvre au cours de la trajectoire sociale, une distinction se doit d'être établie entre « *préférence sexuelle* » et « *identité sexuelle* » [2]. L'adolescent découvre plus ou moins lucidement, plus ou moins consciemment, plus ou moins brutalement, les contours de sa préférence sexuelle, découverte qui relève autant d'un regard sur soi, sur ses rêveries, sur ses fantasmes, que du regard des autres qui renvoie l'image d'une différence.

L'identité sexuelle est, quant à elle, de nature essentiellement sociale. Elle concerne la façon dont un individu, à partir de la préférence sexuelle qu'il accepte de se reconnaître, va négocier la définition de son identité sexuelle, c'est-à-dire la manière dont il tolère d'être identifié par le corps social. À cet égard, les simples termes de « souhait », « choix » ou « décision » méritent largement d'être nuancés.

La « préférence » homosexuelle a ceci de particulier par rapport à d'autres goûts ou d'autres choix qu'elle va « coller » à l'identité de l'adolescent, recouvrir toute autre préférence ou aspiration pour effectuer une véritable centration identitaire. Ici aussi, ce « collage » est de nature sociale envers un jeune qui n'en demande pas tant. Il revient en permanence sous forme de dérision ou d'insulte rappeler une identité qui le plus souvent ne s'est même pas encore matérialisée par un aveu ou par des actes.

C'est incontestablement une forme de mort, pour un individu, que d'être enfermé dans son identité. Ainsi, lorsque l'on est pris par une certaine problématique, et l'homosexualité en est une, on se retrouve identifié par elle, enfermé dedans.

Honte sociale : l'intériorisation

J'ai souvent pu constater dans des échanges avec mes collègues que les psys ne prenaient pas suffisamment en compte les conséquences de l'oppression sociale intériorisée : ils ont tendance à privilégier les trajectoires individuelles et à interpréter la honte de soi à partir des relations précoces avec les figures parentales.

Comme si l'identité se résumait à la seule question des identifications précoces, indépendamment du contexte social qui nous entoure.

L'identification, rappelons-le, c'est ce processus par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci. La personnalité se constitue et se différencie par une série d'identifications simultanées ou successives. Nous y reviendrons.

Concernant la question de l'homosexualité, la psychanalyse est intarissable sur la place des mères trop intrusives, des pères trop absents, des régressions narcissiques et autres fixations perverses. Les patients, du reste, ne manquent pas de s'interroger et de nous questionner sur le « pourquoi » de leur choix sexuel, question d'autant plus complexe que dans l'après-coup, toute explication psychodynamique en vaut bien une autre, tant les ellipses et les jeux de miroir entre notre désir et le désir de l'autre permettent d'élaborer une chose et son contraire. Chacun espère néanmoins trouver dans cet éclairage l'origine du malaise, de l'anxiété ou de la dépression actuelle du sujet.

Pour un psy, l'effet violent d'un traumatisme est trop souvent systématiquement relié à la façon dont un individu n'est pas parvenu à résoudre ses premiers conflits psychiques. Dans la logique de la psychanalyse, il y a tendance à identifier les agents historiques des situations de honte chez l'adulte avec les *imagos* que cet adulte a constitué lorsqu'il était enfant dans sa constellation familiale. Ainsi, une problématique dépressive ou des velléités suicidaires pourront de manière réductrice être entendus et interprétés avec ce seul éclairage.

Pourtant, la honte sociale met en jeu de tout autres mécanismes [7]. La compréhension de cette honte oblige à reconnaître les situations de violence comme telles et à ne pas forcément les confondre avec la résurgence de figures parentales intériorisées. Il convient ainsi de différencier la honte de la culpabilité : la honte pour une faute publiquement découverte est beaucoup plus gravement redoutée que la culpabilité attachée à des fautes qui peuvent rester secrètes. La culpabilité est une forme d'intégration sociale alors que la honte est une désintégration. Elle crée une rupture dans la continuité du sujet. Elle trouble l'image de lui-même et le rend sans mémoire et sans avenir.

La honte favorise une toute autre forme d'identification, l'identification à l'agresseur, dans laquelle, en imitant moralement la personne qui l'agresse, le sujet retourne contre lui-même, en les adoptant, les critiques qui lui sont adressées.

Cette question de la honte sociale liée à l'homophobie et au secret surgit pourtant très rapidement au cours des psychothérapies, si l'on y est attentif, même chez ceux qui pensent que c'est une affaire réglée depuis longtemps : l'affaire, peut-être, sera réglée socialement, mais non psychiquement. Le fait de l'énoncer permet de montrer comment ces mécanismes sournois de rejet, d'attaque des liens et de dissimulation peuvent encore être actifs et peser à l'insu dans la vie

présente, même si l'impression demeure qu'ils ont été dépassés, qu'ils n'existent plus.

Depuis plus d'une décennie, une multitude d'études mettent en évidence une suicidalité considérable chez les jeunes gays, surtout chez les garçons : environ six fois supérieure à la prévalence des actes suicidaires chez les hétérosexuels masculins d'âge et de conditions sociales comparables [8]. Que les filles échappent davantage à cette hécatombe s'éclaire par la meilleure tolérance de surface de l'homosexualité féminine : une fille masculine peut être un « bon copain » des garçons sans se mettre en danger, deux filles peuvent plus facilement échanger des gestes de tendresse...

L'homophobie intériorisée, source de dégradation de l'estime de soi, est à l'origine de symptomatologies sur-représentées chez les gays, comme l'anxiété, la dépression, les passages à l'acte suicidaires, symptômes qui ne peuvent en aucun cas, comme l'attestent toute une série d'études nord-américaines être rapportés à des facteurs psychopathologiques spécifiques. Leur corrélation avec l'exposition aux risques de contamination, si elle peut difficilement être prouvée, apparaît dans ce contexte largement probable.

Prises de risques

Ce qui ne peut se dire s'exprime par des actes. À chaque étape de la vie, l'hostilité des autres se retourne contre soi. Une tentative de suicide peut être, hélas, une façon d'effectuer son *coming out* : pouvoir enfin « en parler », à papa et maman, le corps bardé de perfusions dans l'anonymat d'un service de réanimation. Que de fois ai-je entendu cette triste histoire ! C'est comme un rite de passage, une entrée possible dans un monde adulte, et sexué, qui tente d'exorciser toute la honte accumulée dans l'enfance.

Le risque majeur de recourir au suicide, ce sont... les antécédents suicidaires. Qui a bu, boira. Le vertige du suicide se décline ensuite à chaque rupture amoureuse, lorsque l'étaiyage social et familial ne pèse plus bien lourd face à l'effondrement passionnel.

Se sentir fier de soi dans tous les aspects de sa vie psychologique et émotionnelle n'est une mince affaire pour personne, mais dans le cas qui nous occupe, chaque expérimentation de perte, de conflit, de rupture, risque de réactiver dans un télescopage actuel ces mécanismes précoces d'intériorisation du rejet social, et ce sont toutes les blessures de l'enfance qui ne demandent qu'à se rouvrir.

Pour ce qui concerne les homosexuels masculins, nous chercherons ici à éviter les amalgames faciles entre prises de risque sexuel et équivalent suicidaire. Cette question est éminemment plus complexe et mérite bien d'autres développements.

Pour aborder cette question, je reviendrai dans un premier temps brièvement sur la pandémie elle-même.

La tragédie du sida nous a brutalement confrontés à des hommes épuisés, dont la seule ressource se trouvait parfois dans une relation amoureuse stigmatisée par leur entourage familial et social.

Vivant dans un espace communautaire où près de la moitié des pairs sont séropositifs ou malades, certains se sont trouvés exposés à une souffrance qui a perturbé leur vie affective, leur vie sociale, leurs modes d'attachement [4].

Confrontés à de multiples deuils, ils ont fini par vivre dans un état psychique de deuil anticipé, ressentant une immense culpabilité où tout nouvel attachement réactive l'angoisse de la perte. L'envahissement par le souvenir de tous les morts quand on tombe amoureux, la dépendance psychique à un disparu dont on n'a pu faire le deuil, la peur de s'exposer à une nouvelle relation porteuse de sa propre finitude pouvaient se superposer à la culpabilité d'avoir survécu, ou à celle d'avoir échoué dans l'aide que l'on aurait pu apporter à autrui, au point de bloquer complètement les élans relationnels.

Et pourtant, n'entendions-nous pas fréquemment durant cette hécatombe surgir ces confidences : « Grâce à la maladie, j'ai enfin pu avouer à mes parents mon homosexualité : un fils pédé, ils ne l'auraient pas supporté, mais un fils malade, ça passe mieux... » ?

Pour beaucoup, le lien entre la contamination par le VIH et la sexualité a réactivé cette adolescence, ce mal être ancien et souvent oublié autour des notions de secret, de honte, de rejet. Des cicatrices se sont rouvertes, concernant la façon dont l'homosexualité avait été dans l'enfance perçue, acceptée, partagée.

Dans les dix premières années de l'épidémie, l'histoire naturelle de la lutte contre l'homophobie s'est indissociablement confondue avec la lutte contre l'épidémie, au point qu'en posant ainsi le sida comme un problème de santé publique (la société entière est concernée), les homosexuels qui ont initié tout ce qui s'est fait en matière de soutien et de prévention, se sont oubliés eux-mêmes. Il est probable en effet qu'en se mettant en situation de rendre service à la population toute entière, ils n'aient acheté à prix fort leur titre de reconnaissance et que l'affirmation de leur fierté, ou plus simplement de leur dignité, n'ait été escamotée derrière le dilemme santé publique/solidarité communautaire.

Redoutant sans doute le piège diabolique que l'emblème du sida ne devienne le seul signe de ralliement, notamment pour les plus jeunes d'entre eux, la plupart des associations de lutte contre le sida ont mené ces dernières années un combat ouvert pour la fierté homosexuelle, et c'est tant mieux. De même que les femmes pourront éviter de se contaminer en acquérant, avec les hommes, une égalité dans la maîtrise de la sexualité, de même la prévention chez les homosexuels passe avant tout par l'obtention d'une visibilité sociale.

Mais l'effacement est le destin des mauvaises nouvelles, comme des mauvais souvenirs. Ceci nous amène à la question de la prévention des contaminations au moment où les termes de *relapse* et de *bareback* inquiètent et divisent l'ensemble de la communauté homosexuelle.

Leurs déterminants tiennent certes tout autant du désir de vie et de jouissance que du déni et de l'autodestruction. Mais tout de même...

Reprenons l'itinéraire exemplaire de Julien. Pour lui comme pour tant d'autres s'est déroulée une évolution en deux temps, le temps immobile de l'attente, le temps explosé de l'accomplissement. Entre les deux, on l'a vu, aucune place pour cette initiation progressive au désir et à l'autre, premiers baisers, premières caresses, à laquelle ont droit la majorité des adolescents. Julien n'a eu aucune possibilité de se construire d'enveloppe de protection, juste une gangue entourant un secret, gangue qui ne demande qu'à éclater. L'effraction du pare-excitation survient quand les excitations venant du monde extérieur atteignent une telle intensité qu'elles débordent les systèmes de protection. Le sujet ne peut maîtriser cet excès et son appareil psychique se désorganise ; les limites entre

le dedans et le dehors sont bouleversées, les pulsions débordent, poussant à la répétition infinie de l'expérience.

L'excès d'excitation s'opposant à la pensée et à la représentation concerne tous les individus confrontés à la prévention. Julien est de plus exposé à un rapport de force auquel rien ne l'avait préparé, à cette « loi du plus fort » que Fassbinder avait depuis longtemps décrite, loi du milieu qui appartient à tous et à personne, mais qui pour les plus jeunes peut se révéler impitoyable.

Comment, dans ce contexte, imposer une protection, s'appuyer sur une estime de soi qui n'a même pas eu le temps de se construire ?

Oserai-je reconnaître qu'ils sont légion, depuis peu, à venir me trouver, ces braves petits soldats du sexe, convaincus d'être libres parce que sortant de la clandestinité, si beaux, si jeunes et dont la contamination ne saurait se réduire à l'ignorance du risque, à l'accident de parcours ou à la lassitude d'une prévention trop longtemps assumée.

La prévention, pardonnez cette évidence, commence par l'envie de ne pas se contaminer. Cela suppose d'avoir pu constituer ce capital précieux et irremplaçable qu'est le désir d'être vivant et de le rester. Cela suppose d'avoir eu la possibilité, le plus précocement possible, de se reconnaître dans des images, des représentations, d'individus libres et heureux de vivre. Cela suppose aussi d'avoir le temps de faire l'apprentissage de la sexualité.

Trajectoire sociale, trajectoire psychique

La trajectoire de Julien illustre un autre aspect, fondamental, de l'homophobie que connaissent bien la plupart des jeunes homosexuels. Le rejet auquel ils sont confrontés concerne rarement une préférence sexuelle qui dans la plupart des cas n'a pas encore eu le temps de s'élaborer consciemment. L'insulte se nourrit de l'horreur de la « féminité » du garçon ou de la « masculinité » de la fille. Bien sûr, tous les futurs homosexuels ne sont pas féminins, toutes les futures lesbiennes ne sont pas des « garçons manqués ». Bien sûr, de nombreuses fillettes « masculines » et de nombreux garçons « efféminés » connaîtront un destin hétérosexuel (et je passerai ici sous silence la question de la bisexualité qui réclamerait d'autres développements).

Il n'en demeure pas moins que ce sont ces « signes » qui viennent faire sens socialement pour cristalliser l'insulte et le rejet.

Ils illustrent un aspect bien plus complexe de la question de l'identification : ce à quoi un individu s'identifie, ce n'est pas tant un aspect du caractère ou de la personnalité de l'autre qu'à son désir. Fondamentalement, le désir est avant tout une appropriation du désir d'un autre. Tous les enfants incorporent des morceaux des papas et mamans, des hommes et des femmes, des garçons et des filles qui évoluent dans leur environnement, ce qui a conduit Freud à poser l'hypothèse d'une bisexualité fondamentale à tout être humain.

Nous quittons ici la trajectoire sociale pour entrer dans la spécificité des trajectoires individuelles. De l'anatomie du sujet (homme ou femme) à sa position sexuelle psychique (masculine ou féminine), de l'objet désiré identifié comme « viril » ou « féminin » à l'anatomie du sujet désiré, toutes les combinatoires sont possibles, toutes les formes de l'homosexualité comme de l'hétérosexualité dessinent un paysage d'une troublante complexité [1].

Mais pour ce qui concerne les garçons, et c'est vraisemblablement le cas de Julien, l'identification préférentielle fréquente du jeune homosexuel au désir d'une femme pour un homme va se trouver à l'origine de ce qui saute aux yeux de ses camarades qui ont, à leur insu, hébergé ce désir en eux et l'ont rejeté. Cette identification est perceptible pour tout un chacun car familière, source d'un intense conflit intérieur. Que ce conflit interne puisse épuiser la violence qu'il engendre en s'extériorisant contre celui ou celle qui en porte les stigmates devient pain bénit pour des jeunes en quête d'identité.

Mais au-delà des conséquences délétères de l'homophobie, ce conflit intérieur lié aux identifications précoces sera pour l'adolescent homosexuel à l'origine de bien des drames présents et à venir [5]. Ceux liés aux choix amoureux d'un homme qui réponde au désir d'une femme (c'est-à-dire qui justement ne les désire pas comme garçon). Ce chassé croisé du désir apparaît admirablement dans le très beau film d'André Téchiné, *Les roseaux sauvages*, dans lequel l'adolescent ne peut qu'aimer passionnément l'amant de sa meilleure amie.

Ce paradoxe dessine en plein et non plus en creux l'importance capitale du communautarisme gay : bien sûr lutter contre l'homophobie, mais surtout fournir des discours, des images, des destins, des représentations « d'hommes qui aiment les hommes qui aiment les hommes » ou de « femmes qui aiment les femmes qui aiment les femmes », véritable antidote à cette quête désespérée de celui ou de celle qui va par nature les rejeter. D'où aussi la nécessité que ce ne soit pas uniquement autour de l'échange sexuel que ce communautarisme puisse se fonder mais au nom d'une altérité qui permette à des milliers d'adolescents de faire la part entre aimer un sexe (ou le sexe ?) et aimer un autre du même sexe.

À partir de chaque existence, deux histoires se développent conjointement, une histoire psychique et une histoire sociale. Dans la première, l'accent est mis sur la part de responsabilité individuelle pour tout événement survenu dans l'existence, dans la deuxième, l'individu se représente comme l'objet des influences collectives exercées sur lui ; nous apprenons à passer souplement dans nos ruminations intérieures d'une causalité à l'autre.

La réponse communautaire incite les individus à rechercher leur identité dans l'appartenance à un groupe particulier mais c'est dans la confrontation dialectique entre ces deux logiques que se construisent l'identité et le lien social.

Conclusion

Pour conclure, quelques mots sur les nouvelles formes, plus masquées, de l'homophobie volontiers véhiculées par certains de mes confrères psychanalystes¹. Depuis que les homosexuels n'incarnent plus la race maudite du pervers sublime cher à Foucault ou à Genet, et que leurs aspirations peuvent s'exprimer davantage en termes d'intégration, de couple, voire de famille, une nouvelle forme d'homophobie, bien plus sournoise s'énonce au nom d'un savoir scientifique qui ne repose que sur des opinions et des *a priori* affectifs. Les homosexuels sont des clones, atteints de troubles narcissiques, incapables de respecter la différence anatomique des sexes. Les anathèmes fleurissent et les pires catastrophes sont prédites à la société occidentale. Des psychanalystes parmi

¹ Pour une critique de ces prises de position, voir E. Roudinesco [6].

les plus sérieux se sont lancés dans une véritable croisade médiatique au nom d'une paternité symbolique menacée par le nouvel ordre homosexuel.

Les débats intenses menés sur le PaCS, puis sur l'adoption, ne s'articulent qu'autour de l'enjeu central d'une redéfinition de la figure et du statut de l'homosexuel seul ou en couple dans notre société.

Rappelons, comme le souligne Didier Éribon, que même si de nombreux psychanalystes ont considéré tout au long de ces débats qu'il était de leur mission de s'auto-instituer les experts de ce que doivent être le couple ou la famille pour exprimer leur hostilité aux innovations sociales et juridiques, la psychanalyse n'a pas pour fonction de dire la norme, mais d'aider les individus à vivre au mieux leurs désirs et leur choix [3].

La santé psychique de millions d'adolescents ne tient à présent qu'aux conditions de leur visibilité.

Références bibliographiques

1. Abelhauser A. Homosexuel, si peu... *Cliniques Méditerranéennes* 2002 ; 65 : 131-43.
2. Delor F. *Séropositifs : trajectoires identitaires et rencontres du risque*. Collection *Logiques sociales*. Paris : L'Harmattan, 1997.
3. Éribon D. Comment on s'arrange : les homosexuels, le couple, la psychanalyse. *Cliniques Méditerranéennes* 2002 ; 65 : 203-19.
4. Hefez S. *Sida et vie psychique : approche clinique et prise en charge*. Collection *Recherches*. Paris : La Découverte, 1996.
5. Hefez S, Laufer D. *La danse du couple*. Paris : Hachette Littératures, 2002.
6. Roudinesco E. *La famille en désordre*. Paris : Fayard, 2002.
7. Tisseron S. *La honte : psychanalyse d'un lien social*. Collection *Psychismes*. Paris : Dunod, 1992.
8. Verdier E, Firdion JM. *Homosexualités et suicide : études, témoignages et analyse*. Montblanc : H&O Éditions, 2003.